

Exil d'une famille juive de Russie

“ J’ai enfin retrouvé Nanou ! ”

Soixante-dix ans après avoir quitté Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne), Jacques Bachmann retrouve Nanou, la fille de Bertrand Fabre qui avait sauvé sa famille juive durant les années noires de la Seconde guerre mondiale. Retour sur une épopée, de Russie en France, en passant par l'Argentine

A l'image de nombre des leurs, victimes des persécutions antisémites en Russie, les Bachmann durent quitter leur pays natal. Les documents les plus anciens faisant référence à leurs racines familiales situent la naissance d'Abraham Bachmann vers 1830. L'ancêtre vivait à Kichinev en Bessarabie, une région de l'empire tsariste. Salomon, l'un de ses fils né en 1857, eut huit enfants dont Chaïm, le père de Jacques Bachmann, aujourd'hui doyen de la famille et auteur d'un récit évoquant l'histoire familiale.

Au sein d'une importante communauté juive, les Bachmann vécurent paisiblement à Kichinev jusqu'aux pogroms de 1903 et 1905 qui firent respectivement 49 et 19 victimes (1). Contrainte à l'exil, une partie de la communauté s'expatria en Palestine. Salomon Bachmann et sa famille se réfugièrent pour leur part en Argentine, suivant ainsi

les recommandations du baron Hirsh, fondateur d'une organisation chargée de l'émigration vers l'Amérique du sud.

Salomon Bachmann et les siens devinrent ainsi cultivateurs dans la région de Rosario. « *Dur la-*

beur pour ces citadins non habitués aux travaux des champs », rapporte Jacques, son petit-fils, dans ses mémoires. « *Cependant, poursuit-il, mon père, Chaïm, alors adolescent, gardera toute sa vie le souvenir idyllique des chevauchées dans la pampa* ».



> Salomon et Zina Bachman, les aïeux de la famille qui vivaient en Russie. (Photo DR)

La dure réalité rattrapa les Argentins d'adoption. Les récoltes de céréales furent ravagées par les sauterelles deux années de suite. Ruiné, Salomon se résigna en 1910 à rejoindre Bernard, son fils aîné, qui avait fait le choix d'émigrer à Paris aux heures noires de l'exil russe.

Chaïm alors âgé de 16 ans trouva un emploi de vendeur dans un magasin de chaussures, et, mettant à profit ses talents de cavalier, « *il fut aussi figurant dans un film où il incarnait un guerrier Sioux* », s'amuse Jacques.

Chaïm tourna définitive-

ment la page sur ses racines russes. Devenu fourreur, un métier qu'il exerça toute sa vie, il unit sa destinée à Amélie en 1923, à la mairie du XIII^{ème} arrondissement de Paris. Les racines familiales de la jeune épouse se situent elles aussi en Russie. L'arbre généalogique indique la naissance du grand père d'Amélie vers 1770. Cet homme eut au moins deux fils, qui s'établirent en France. L'un d'entre eux, Bernard, était le père d'Amélie. Native de Nancy, Amélie Tykoczinski travaillait en famille dans le tissu et vendait sur les marchés dans la région de Châlons-sur-Marne. Aujourd'hui, Châlons-en-Champagne. Amélie et Chaïm installèrent leur commerce de vêtements au centre ville de la cité champenoise où ils vécurent avec leurs quatre enfants. Les aînés et jumeaux, Jean et Pierre, le troisième Jacques ainsi que la cadette Nicole.



> L'enfant dans la voiturette à pédale est Jacques Bachmann. À droite une peau de bête en cours de tannage que travaillait le père de famille, fourreur. (Photo DR)

« *Pour marquer sa fidélité à la France, notre père avait décidé de nous donner en premier, un prénom français* », rapporte Jacques. « *Il avait ajouté un deuxième prénom hébraïque. Pierre Salomon, Jean Benjamin, Nicole Zina. Seuls, mes prénoms, Salomon Jacques ont fait l'objet d'une inversion involontaire* ».

Les jeunes années de Jacques Bachmann furent bercées par un bonheur simple : « *Les jours s'écoulaient dans le calme et l'insouciance dans cette ville de garnison sans trop penser qu'à l'Est se prépa-*

rait le plus grand Holocauste de tous les temps », écrit-il dans ses mémoires.

Le début d'un long chemin

En 1936, Jacques vit défiler dans sa ville les « *jeunesses socialistes* » avec leurs cravates rouges. Certains exhibaient le drapeau de la République espagnole. Ces images restèrent gravées. Cependant, l'enfant était trop jeune pour établir une relation avec le Front Populaire et les menaces qui pesaient sur la jeune démocratie espagnole.

A la déclaration de guerre en 1939, Jacques fêta ses 10 ans. Très vite, les informations alarmistes venant de l'Est conduisirent le père, Chaïm Bachmann, à mettre provisoirement les siens à l'abri en Bretagne. Il resta seul à Châlons. Première étape sur un long chemin d'épreuves qui ne cessèrent de

se dresser devant les Bachmann jusqu'à la chute du nazisme. Lorsque la famille fut à nouveau rassemblée, le spectacle qui s'offrit au regard des enfants sur le chemin du retour n'était que désolation.

Nouveau départ

Le 16 mai 1940, les Bachmann rejoignirent la longue cohorte de l'exode vers le sud, direction Andernos-les-bains (Gironde) au volant de la camionnette de leur ami Jacob, le boucher.

Quatre mois plus tard, « ce fut l'exode à l'envers », rapporte Jacques. Retour à Châlons. « Mon père pénétra le premier dans la boutique et ce fut la stupeur. Tout avait été saccagé. Certains témoignages firent état de véritables razzias menées par des équipes allemandes qui chargeaient leur butin dans une noria de camions ».

Les Bachmann furent contraints de déclarer leur judéité au commissariat de police. Tous héritèrent du tampon discriminatoire inscrit à l'encre rouge sur leurs papiers d'identité « Juif ».

Apatride depuis le décret anti-juif de Vichy qui l'avait déchu de la nationalité française, Chaïm Bachmann vécut dès lors sous la menace permanente d'une arrestation. Il évita cependant l'infamante « Judische Geschäft » (magasin juif) inscrite en lettres noires sur la vitrine de son commerce qu'il avait cédé à son fidèle comptable, M. Moreau.

Pour autant, le père de famille n'échappa pas à la dénonciation, pratique courante en ces temps de délation. Il fut condamné à cinq mois de prison par des juges allemands dont plusieurs étaient clients de la boutique !



> La carte d'identité de Jean Bachmann, frappée de la mention "Juive."



> Le même Jean Bachmann, alias Bertaud, pendant la période de clandestinité.

Une heureuse coïncidence voulut que l'administration de la prison était française et son directeur, M. Barat, un ami intime de Chaïm Bachmann. Le 5 mars 1942, après moult péripéties qui lui évitèrent la déportation, le père de famille rejoignit les siens pour un nouvel exode en zone libre.

Quelques jours plus tard en gare de Paris

La famille Bachmann, parmi quelques rescapés de la rafle du « Vel d'hiver » (16-17 Juillet 1942), parvint à prendre place dans le train d'Angoulême sans éveiller l'attention de la police allemande. Ensuite, un tortillard prolongea l'exode jusqu'à Chasseneuil, un village charentais proche de la ligne de démarcation.

Silence absolu. Progression en groupe. Repérage de la sentinelle. Le passeur, « un jeune énergique », donna ses consignes.

« A son signal, le groupe s'est mis à courir et j'ai vu ma mère « piquer un cent mètres » avec une agilité et une rapidité que je n'aurais jamais soupçonnées », se souvient Jacques.

Villeneuve-sur-Lot

Avril 1942. *« Les acacias étaient en fleur sur les rives du Lot et exhalaient des arômes qui embaumaient l'air »,* note Jacques, à l'évocation des premiers sentiments éprouvés à son arrivée à Villeneuve-sur-Lot.

Dans un premier temps, la famille trouva refuge à l'hôtel Gache, puis accéda à la loca-

tion d'un modeste logement rue de la Convention, rebaptisée Alphonse de Poitiers durant le régime de Vichy. Jacques fut inscrit au collège.

Le père de famille s'efforça d'entretenir les siens de dé-

brouille en petits boulots. C'est ainsi qu'au bar de l'Ecrevisse, situé à portée de voix de son domicile, Chaïm se lia d'amitié avec Bertrand Fabre, membre de la Résistance locale, mécanicien automobile et réparateur de machines à coudre. Une proximité qui s'avéra précieuse aux pires moments des dénonciations. Entre vidanges, bobines et service à la clientèle, le Villeneuvois réparait aussi les armes des maquis. Son domicile était également la boîte aux lettres du réseau Marguerite Drouilhet qui mourut en déportation et dont le nom orne aujourd'hui la façade de l'école publique de Sainte-Radegonde à Villeneuve-sur-Lot.

Quelques mètres séparaient les logements des familles Fabre et Bachmann.

En dépit des risques encourus, Bertrand Fabre, son épouse Marie et leur fille Nanou, prévenus des rafles dans la bastide, ouvraient leur porte et cachaient les Bachmann quand le danger menaçait.

Outre les Bachmann, le résistant villeneuvois hébergeait sous les combles un jeune Alsacien, déserteur de l'armée allemande. Malgré la crainte des dénonciations, les difficultés d'approvisionnement, les exi-



> Bertrand Fabre (Photo DR)



> Amélie et Henri Bachmann à Villeneuve-sur-Lot, pendant la guerre.

> Nanou Fabre, 20 ans, (Photo DR)



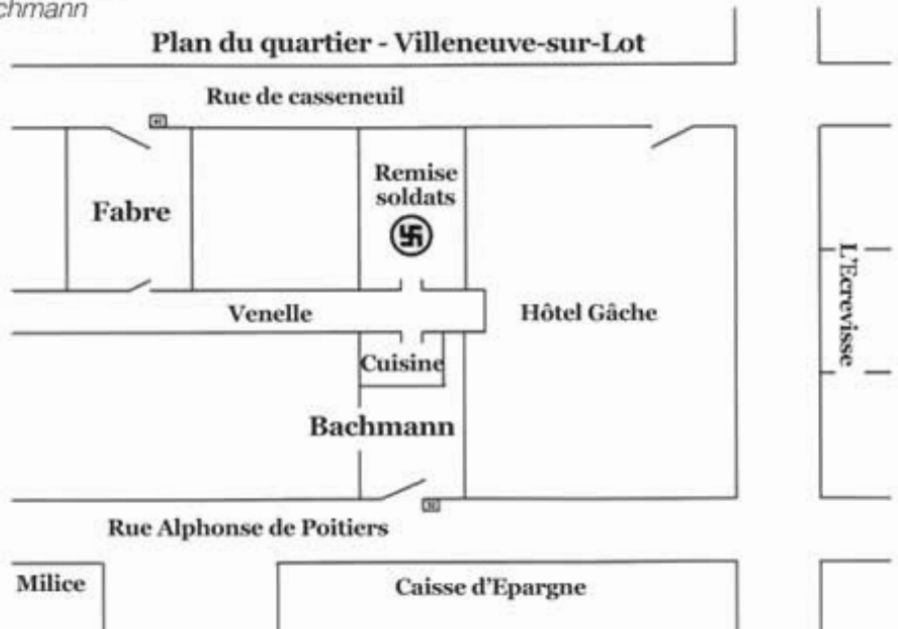
> Maison Fabre



> Maison Bachmann

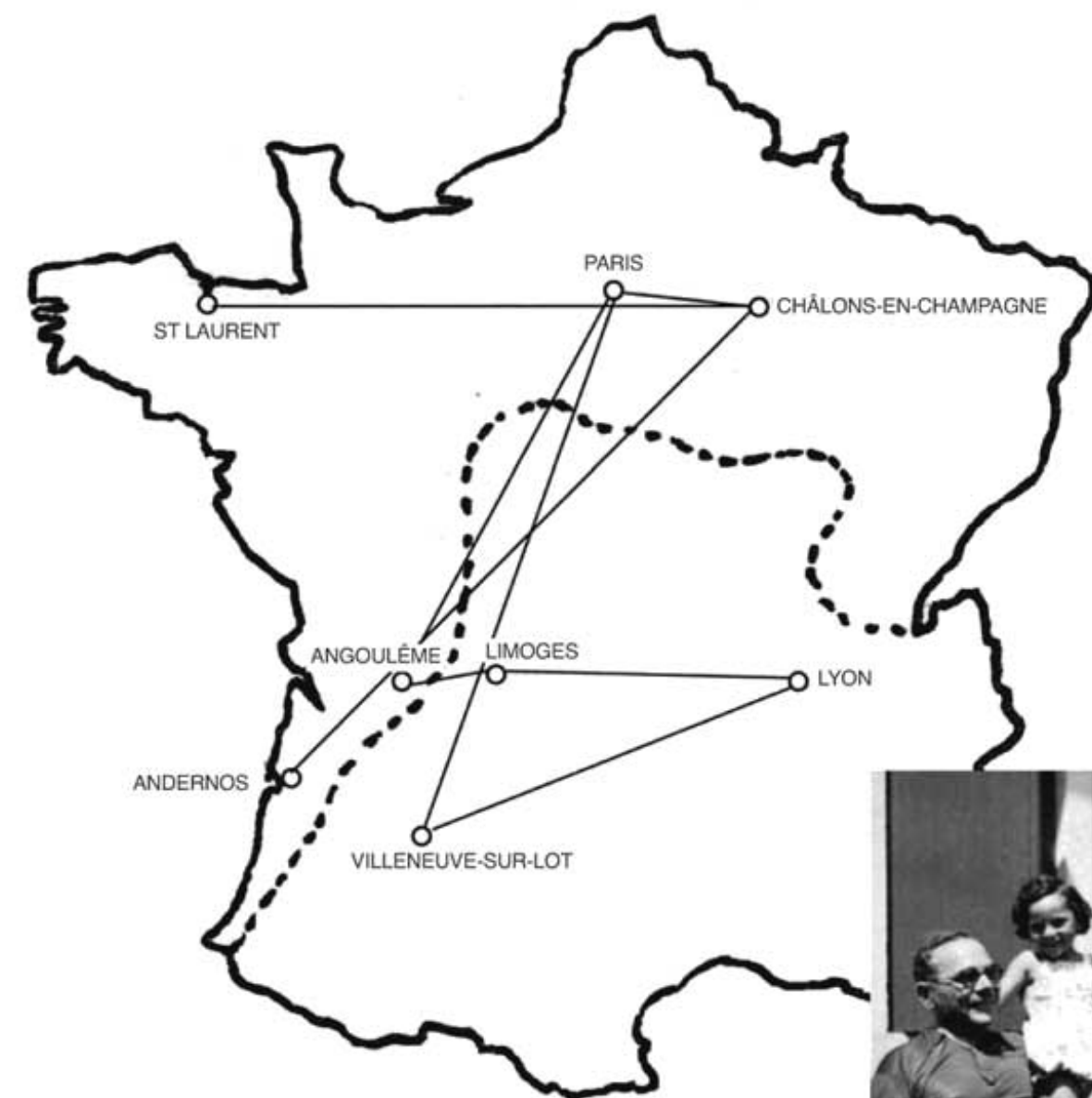


lés de Châlons parvinrent à survivre tant bien que mal. Jacques se lia d'amitié avec des copains du collège. Il put poursuivre ses études, devint barreur à l'Aviron villeneuvois et fut même titulaire de l'équipe de rugby, ce dont il tira une légitime fierté, lui qui n'avait jamais saisi un ballon ovale avant son arrivée sur les rives du Lot.



1939-1945 Déplacements de la famille Bachmann

CHÂLONS	→	ST LAURENT	SEPTEMBRE 1939
CHÂLONS	→	ANDERNOS	MAI 1940
CHÂLONS	→	LYON via Limoges	MARS 1942
LYON	→	VILLENEUVE	AVRIL 1942
VILLENEUVE	→	PARIS	SEPTEMBRE 1945
PARIS	→	CHÂLONS	



----- LIGNE DE DÉMARCATION

> La famille Bachmann : les enfants, Jean, Pierre, Jacques, Nicole, leur père Chaïm photographiés par leur mère et épouse Amélie. (Photo DR)



La libération

Jacques Bachmann fêta ses 14 ans le 27 juillet 1943. Un anniversaire rapidement assombri par les menaces grandissantes de rafles toujours plus nombreuses. Les réseaux de résistance de Bertrand Fabre se firent plus précieux. Dans la campagne environnante, les Bachmann allèrent de fermes en fermes, de planques en planques. Le vélo de Jacques s'avéra être un accessoire fondamental de liaison entre les uns et les autres. Jean et Pierre, les jumeaux et frères aînés, avaient entre temps rejoint les maquis. Et ce n'est pas sans fierté que Jacques les vit participer à la libération du Lot-et-Garonne et au défilé à Agen le 22 août 1944 sous la bannière du bataillon « Palissy ».

A l'annonce de la capitulation de l'Allemagne, le 8 mai 1945, tous prirent part à la grande fête populaire, Porte de Paris à Villeneuve-sur-Lot. Jacques en profita pour signer son ultime blague de potache en accrochant le drapeau tricolore au sommet de l'église Sainte-Catherine avec son copain Froment, détenteur de la clé ouvrant la porte d'accès au clocher ! Certes, la chute du nazisme apaisa les cœurs meurtris. Chaïm Bachmann, son épouse et leurs quatre enfants avaient la vie sauve. Toutefois, ils pleuraient la disparition de sept membres de leur famille. Cinq avaient péri en déportation : Maurice Kremer, Georges Koupermann, Elise Bronstein, Fernand Bronstein, 20 ans, et Renée Bachmann.

L'oncle Marcel Bachmann avait été fusillé à Lyon. Raymond Bachmann était mort accidentellement dans les Pyrénées, enseveli par une avalanche.

De retour à la maison

La paix revenue, les Bachmann prirent le train en gare de Villeneuve-sur-Lot, direction Châlons. De retour à leur domicile, Chaïm et Amélie renouèrent avec leur ancien comptable, le fidèle M. Moreau qui avait veillé à la bonne marche de l'atelier de fourrure. Il restitua au couple son bien, la vie reprit son cours normal,



> Chaïm et Amélie Bachmann devant leur magasin de Châlons qu'ils purent récupérer après la guerre grâce à la fidélité de leur comptable, M. Moreau. (Photo DR)

Jacques ses études au collège de Châlons.

Marie et Nanou Fabre, très affectées par la disparition brutale du chef de famille, Bertrand, en 1944, quittèrent aussi la bastide lot-et-garonnaise. Elles trouvèrent refuge chez le frère de Marie à Clermont-Ferrand. Pour les Bachmann

comme pour les Fabre, la page villeneuvoise était -semble-t-il- définitivement tournée. De cette jeunesse volée par la guerre, enracinée dans l'angoisse permanente, jalonnée de souvenirs de copains chaleureux et d'escapades dans les vergers parfumés, Jacques conservera un attachement viscéral à la bastide et une allergie définitive aux haricots verts ! (2). A l'âge adulte, il devint journaliste-photographe pour des revues spécialisées en architecture, décoration et fonda un foyer. Nanou fit de même en unissant sa destinée à un Clermontois en 1946. Tandis que Jacques transportait ses objectifs de parcs en demeures, Nanou seconda son mari en Afrique puis à Marseille, où le couple ouvrit un commerce.



> Villeneuve-sur-Lot Juillet 2013. Florence, Jacques Bachmann et Nanou Fabre dans le quartier de leur jeunesse villeneuvoise. (Photo Ancrage)

Souvenirs de Nanou

A l'orée du XXI^{ème} siècle, le poids des ans, la disparition de ses aînés, firent de Jacques Bachmann le doyen de la famille et l'ultime détenteur de la mémoire ancienne. Il se retourna sur son passé et se fit un devoir de restituer par écrit l'épopée de sa famille et de rendre hommage à ceux qui avaient sauvé les siens. Il déposa un dossier de « Justes parmi les Nations » auprès la commission de Yad Vashem, en hommage à la famille Fabre.

Le souvenir de Nanou Fabre, dont il conservait en mémoire l'image d'une jeune femme ravissante, dont ses grands frères étaient secrètement épris, occupait son esprit.

« *Cela fait soixante-dix ans maintenant. Ce peut-il qu'elle soit encore vivante ? Auquel cas, elle serait à présent nonagénaire* », se dit-il l'an passé. Fort de cette émouvante pensée, porté par l'espérance d'un coup de pouce du destin, Jacques et son épouse prirent la route de Villeneuve-sur-Lot. Ils découvrirent à leur arrivée, en la personne d'Hélène Lagès, conservatrice du Musée de Gajac et mémoire de la bastide, une interlocutrice attentive...

Villeneuve-sur-Lot. 2012.

« - Allo, Nanou Fabre ?

- Oui, c'est moi.

- Ne quittez pas. Je vous passe Jacques Bachmann. »

Ce matin-là, la vie de Nanou Fabre, 91 printemps, fit un bon de 70 ans en arrière. Une petite enquête téléphonique de proximité avait permis à Hélène Lagès de localiser l'intéressée, revenue vivre à Villeneuve il y a

sept ans, après un long périple en Afrique et à Marseille. Jacques Bachmann raconte la suite : « *Un quart d'heure plus tard, j'étais dans son appartement. J'ai pu la serrer dans mes bras. J'avais quitté une jolie jeune fille blonde de 20 ans, et je retrouvais aujourd'hui une petite dame à l'œil malicieux, à la parole incisive et à l'esprit d'une vivacité étonnante ! J'ai enfin retrouvé Nanou !* ».

Joël Combres

(1) Premiers massacres entre 1881 et 1884. Les Juifs sont rendus responsable de l'assassinat du Tsar Alexandre II. En 1881 éclatent plus de cent pogroms : une deuxième vague de pogroms frappe les populations juives entre 1903 et 1906.

(2) Culture emblématique du Villeneuvois, parmi d'autres légumes, le haricot vert figurait aussi parmi les rations de base pendant la période de guerre.

(Lire aussi page 55)

> Printemps 2013 à Villeneuve-sur-Lot, on reconnaît Hélène Lagès, Jacques Bachmann et Nanou Fabre. (Photo Ancrage)

